LA RÉSISTANCE PAR CEUX QUI L'ONT FAITE

COLLECTION DIRIGÉE PAR PHILIPPE BRETON

LA FRANCE DES MAQUIS

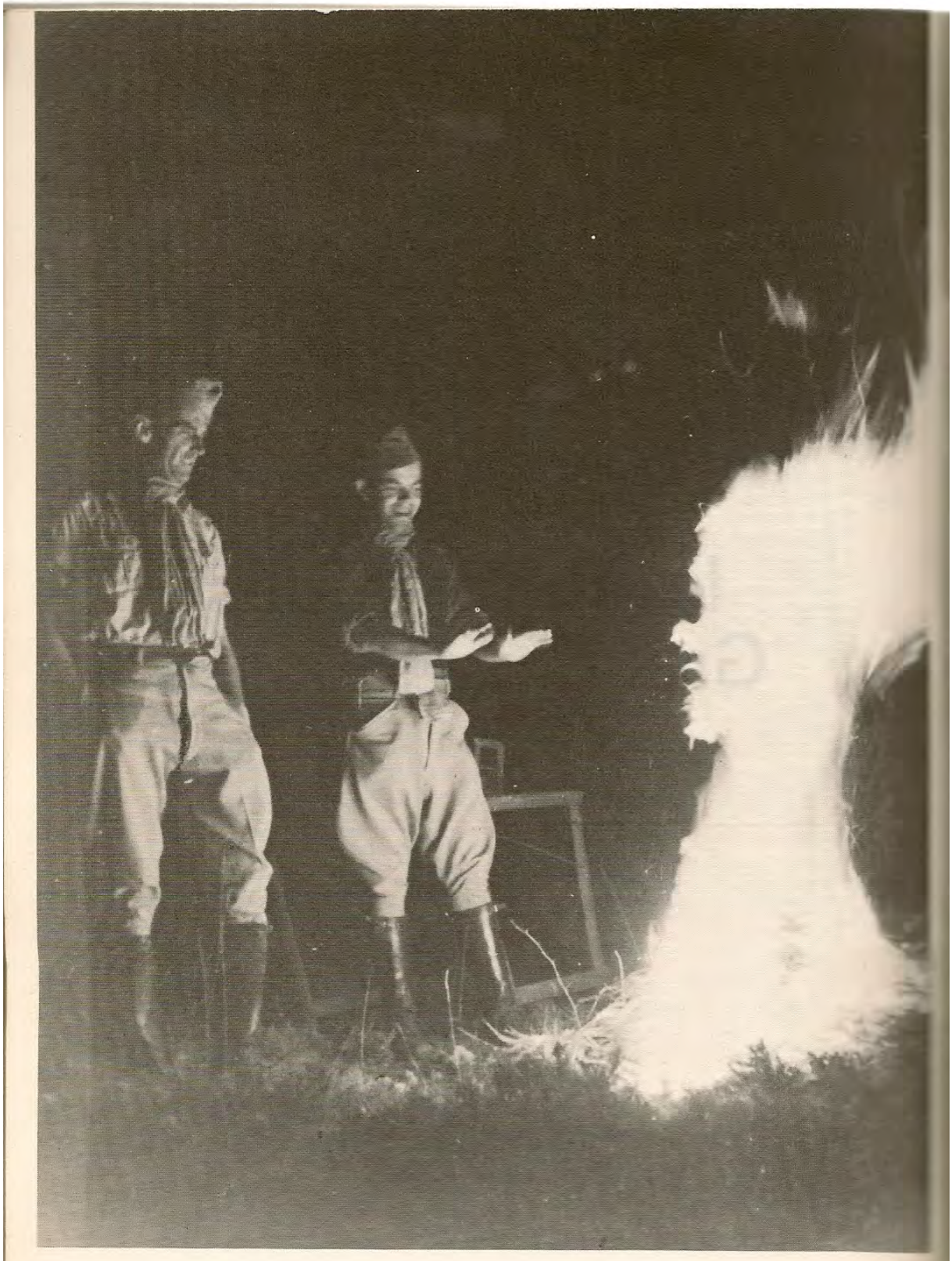
SOUS LE PATRONAGE DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENS COMBATTANTS DE LA RÉSISTANCE

DENOËL

Maquis de l'Oisans :
14 août 1944

le combat des Grandes-Rousses

par
le lieutenant MENTON
avant-propos du commandant LANVIN



De gauche à droite : le commandant Lanvin et le lieutenant Menton sur le plateau des Grandes-Rousses.

Le récit du combat victorieux des Grandes-Rousses du Groupe Mobile nº 4 des Forces du Maquis de l'Oisans du secteur I F.F.I. de l'Isère (Grenoble), est signé de son chef : le lieutenant de cavalerie de l'Armée belge Menton, de l'Armée Secrète [1].

Les Forces du maquis de l'Oisans du secteur I comprenaient aux ordres du capitaine Lanvin :

un État-Major ;

des Services ;

et cinq Groupes Mobiles.

Le Groupe Mobile nº 4 a été mis sur pied dans la région Saint-Martin-d'Uriage-Chamrousse, à partir de février 1944, et définitivement constitué dans les premiers jours de juin, lors de la mobilisation au maquis des sections de l'échelon A du secteur.

Fin juillet et début août, les unités allemandes de la 157e Division alpine et de la Division ukrainienne Vlassov (division bleue) auxquelles sont venues s'ajouter des éléments mongols, dans le Briançonnais, ont investi l'Oisans.

Le 7 août elles passent à l'offensive.

Nos Groupes Mobiles sont partout engagés :

Groupe Mobile nº 1, devant Vizille et Laffrey ;

Groupe Mobile nº 3, devant les cols de Malissol et d'Ornon ;

Groupe Mobile nº 5, devant les cols de la Croix-de-Fer et du Glandon ;

---

1. Tous les personnages de ce récit apparaîtront sous leur nom de Maquis.

Le Groupe Mobile nº 2 est en réserve devant Livet.

Le Groupe Mobile nº 4 non engagé devant Uriage fait mouvement dans la nuit du 9 au 10 par le col de Luitel pour être placé en réserve de Secteur dans la cuvette de Bourg-d'Oisans. Il est dès le lendemain articulé face à l'est, aux débouchés du Chambon, en couverture de la grave menace qui pèse sur les arrières de notre dispositif, du fait de la défection des unités voisines du secteur 5 qui devaient tenir le col du Lautaret, mais ont fait dispersion, après un bref engagement.

Le 12, le Médecin-Capitaine Tisserand, Chef de l'hôpital du Secteur de l'Alpe-d'Huez, évacue sur ordre la totalité de son personnel (dont une soixantaine de blessés et malades) et de son matériel, sur les chalets du plateau des Rousses.

Le même jour, dans le cadre de la manœuvre en retraite de nos Groupes Mobiles sur la Vallée de l'Eau d'Olle, réduit de la défense, le G.M. 4 qui a reçu la mission de tenir le bassin de Vaujany et d'assurer la protection de l'hôpital est attaqué en fin de journée à la bombe et à la mitrailleuse devant Vaujany, par l'aviation allemande.

Il subit des pertes : deux blessés graves, un blessé léger.

Le 13, il prend position sur le plateau des Rousses, emmenant ses blessés.

Le combat du 14 août, qui permit notamment au G.M. 4 de sauver l'hôpital d'un assassinat collectif certain, dans le style de celui de la grotte de la Luire au Vercors, s'inscrit dans le cadre de sa mission.

Commandant LANVIN.

« L'aube se lève, discrète. Nous ne sommes pas loin des 2.500 mètres d'altitude. Le froid se glisse par en bas et par en haut; par le short et par la chemise, glaçant tout le corps.

Coup d'œil aux blessés, Nab, Seignier, et André. Ils n'ont pas dormi, les joues sont creuses, les yeux cernés et enfoncés, la barbe naissante souligne davantage encore leur air abattu. Ça ne va pas trop bien! Nab surtout se plaint sans arrêt; il ne peut trouver aucune position acceptable. Il s'énerve et retombe crispé.

Dolorès et sa mère Mado les ont veillés toute la nuit, avec un dévouement qui ne se relâchera jamais. A présent elles préparent le café, ou plutôt le lait : un demi-litre de ce breuvage bouillant, une tomme de fromage maigre large comme une poêle à frire et épaisse de 10 centimètres, un morceau de pain sec, large comme le pouce, voilà le petit déjeuner.

Avec le Sergent-Chef Bourre, Intendant du groupe, les possibilités alimentaires sont passées en revue; puis, plus que jamais enveloppé de mon lourd manteau de cavalerie, je commence mon tour du plateau.

Le plateau des Grandes-Rousses se présente sous la forme d'une bande de terrain large de un à deux kilomètres et demi qui, du col de Couard à l'Alpette, longe la muraille rocheuse des Grandes-Rousses couronnée elle-même d'un pic majestueux.

Notre drapeau à nous, c'est la France, toute la France. Mais à cet instant même, toute la France matérialisée, n'est-ce pas cette altière aiguille rocheuse dont la pointe extrême se perd encore dans les nuages ?

Oui bien sûr!

Et savez-vous le nom de cette aiguille orgueilleuse, de cette terre française qui va nous juger ?

Elle s'appelle le « Pic de l'Étendard ».

Ne croyez pas que le plateau soit un terrain de golf. Sur l'extrême bord de la falaise, vers la Vilette, quelques pâturages jettent une note vive; le reste qui monte progressivement n'est que montagnes russes à l'usage des géants, sur quoi cavalcadent dans tous les sens d'énormes blocs de rochers gris de fer plus ou moins rouillés de lichens. Coupant le tout, un torrent bruyant s'échappe de la paroi, sautille jusqu'à la falaise d'où il jaillit comme s'il devait anéantir Landersin, tout en bas dans la vallée.

Je suis la bande verte que de plantureuses vaches viennent tondre journellement, et, au prix d'une acrobatie sensationnelle, je passe le torrent large de cinq à six mètres, sans même me tremper les pieds. Je continue ma randonnée vers le sud pendant une heure encore, jusqu'au point d'où je puis découvrir l'extrémité du plateau qui va s'incurvant vers l'est, et, passé l'Alpette, plonge vers les Petites-Rousses. A l'ouest, donc vers la droite, c'est une glissade vertigineuse sur Oz. Conséquence : point d'irruption probable, sinon certain : l'Alpette ou le col de Poutran. J'y observe d'ailleurs un certain remue-ménage, une bande assez considérable d'hommes se profile à l'horizon. Ce ne peuvent être les médecins et leur personnel, ce ne peuvent être des Allemands, car ceux-ci marchent toujours à la file en respectant la distance sacrée de cinq à six mètres entre chaque soldat. Alors mystère!

De mon point d'observation, je gagne avec mille difficultés le flanc de la paroi rocheuse, puis, revenant vers les chalets, je fais ma reconnaissance à revers.

J'arrive droit au P.C. d'Armand, successeur de Nab au

commandement de la 1re Section. Je lui fais déplacer deux groupes de combat, vers l'avant, où ils auront un meilleur champ de tir, et lui fais ouvrir davantage sa position, pour couvrir plus de terrain. La profondeur est obtenue par le judicieux dispositif, en échelon refusé, qu'il a adopté.

Armand est un colosse blond que les « miliciens » d'Uriage ont appris à connaître, toujours souriant, quoique toujours inquiet de la condition de ses hommes. Nous bavardons un bon moment, passant en revue toutes les éventualités.

Grandes-Rousses à cette époque est synonyme de glacière ou de rôtissoire selon l'heure. Le soleil s'est levé. A sa vue la température commence à grimper agréablement. Armand me donne une chemise « Chantier de Jeunesse » et un short kaki, qui seront moins voyants que mon équipement actuel, puis je redescends vers les blessés.

Leur tenant compagnie je trouve le jeune docteur auxiliaire envoyé par le Médecin-Capitaine Tisserand.

Tout de suite nous sommes en grande sympathie, le toubib Michel et moi. Au bout d'une heure, son plus grand désir est de rester avec notre groupe. Rien de plus régulier d'ailleurs à ce qu'une unité entièrement isolée possède son propre docteur. Le Capitaine Lanvin ne s'y opposera certainement pas, pas plus que le Médecin-Capitaine Tisserand.

Le malheur est que Michel n'a pas une seule piqûre dans sa trousse. L'hôpital est pauvre! Pauvre aussi en désinfectant pour les plaies.

Dès que la bouteille de mercurochrome sera épuisée, il faudra user d'expédients. Pendant que Michel change les pansements, je vais procéder à ma toilette ce qui n'est guère compliqué. Je choisis à dix mètres de là, deux ruisselets coulant côte à côte. Dans l'un je plonge la figure, dans l'autre les pieds. Un mitrailleur me prête une glace de poche grâce à laquelle je peux me raser. A moitié nu, goûtant la chaleur ardente des cieux en même temps que la délicieuse fraîcheur de la terre humide, je me vautre dans une douce inertie.

Tout de même il est onze heures. Visite à Desmée qui se tire fort bien d'affaire dans ses chalets de l'extrémité Nord. Visite aux mitrailleurs dont les courbatures se sont évanouies devant la grande beauté de la nature, et le bien-être dont elle n'est plus avare.

Au cours de ma reconnaissance, j'ai repéré un extraordinaire emplacement de tir pour les mitrailleurs. Il est situé tout en haut

contre la paroi des Rousses. La nature capricieuse a bâti là une casemate qu'on jurerait sortie directement de chez Todt. Rien n'y manque; pas même les créneaux.

Metal y grimpera ses pièces après le déjeuner. Il me fait remarquer toutefois qu'il ne peut balader la totalité de ses 15.000 cartouches qui, en poids, représentent plus de 500 kilogs. Nous convenons de laisser deux approvisionnements normaux par pièce et de dissimuler le restant sous les rochers. Chose qu'il entreprend de faire immédiatement.

Le déjeuner que nous prenons à l'ombre du chalet aux vaches s'ouvre, se poursuit et se termine sous le signe de la franche bonne humeur! Le docteur Michel nous raconte des histoires en roulant des cigarettes de la grosseur d'une épingle à cheveux. Le tabac manque atrocement pour tous. L'Intendance du secteur possède bien nos rations de deux paquets par semaine, mais nous ne les avons perçues qu'une fois et en juillet!... alors le chiendent remplace le tabac... encore heureux que Metal ait songé à razzier tout le papier à cigarette du « Casino » de Vaujany.

Je parle des bonshommes que j'ai vu ce matin se profiler sur l'Alpette! Michel leur a parlé, il s'agit paraît-il de « Général », le Chef de Section qui tenait le Lautaret... A présent, il traîne derrière lui une quinzaine d'hommes dépenaillés. Notre présence leur a été signalée, mais ne les a pas intéressés... et ils sont partis pour une destination inconnue.

Bourre parle de son expédition de la matinée à la Vilette où le boulanger transforme en pain notre sac de farine, ce qui promet bien des réjouissances. Le toubib écoute les souvenirs qu'évoque pour nous une autre tasse de café, prise semblablement la veille, entre amis enthousiastes... Minute savoureuse que les Boches sont venus interrompre à coup de...

— Ta, ta, ta, ta...

— Ça, c'est un de nos fusils mitrailleurs qui vide un chargeur complet... et ça vient du sud, de la section Armand.

Bourre observe philosophiquement :

« C'est le café qui porte la guigne! »

Le toubib jure, il pense aux blessés qu'on devait venir prendre dans quelques heures.

Metal nous quitte pour ses pièces.

Moi, je pense sans joie, que les Boches sont au rendez-vous.

J'apaise autant que possible les appréhensions de Nab et de Seignier et avec toute la célérité permise par le terrain, je file vers le P.C. d'Armand. Il me faut bien un quart d'heure pour y accéder.

Pendant ce laps de temps quelques milliers de balles ont déjà voyagé dans l'espace, dont quelques-unes se sont égarées dans mes pieds malgré le soin que je prends pour respecter les angles morts.

En cours de route, j'ai vu la section de mitrailleuses, qui se hissait laborieusement vers la casemate Grand-Roussienne, faire demi-tour et redescendre vers les chalets. Je n'y comprends rien! Où vont-ils ? Où est Metal, je ne le trouve pas dans mes jumelles! Un agent de liaison part au galop leur réitérer l'ordre de prendre d'urgence la position qui leur a été assignée.

Du P.C. d'Armand, un piton rougeâtre, je vois enfin le champ de bataille. Le groupe de combat Picard, qui était en tête appuyé aux rochers, après avoir vidé son fusil-mitrailleur sur la colonne de tête des Fritz, a fait un bond en arrière de 500 mètres. Il se trouve à présent presque à côté de nous. Les deux autres groupes n'ont pas bougé. Je leur fais porter l'ordre de rester sur place.

Il faut dire que c'est la première bataille rangée du Groupe Mobile! Les gradés comme les hommes sont fort émus, un peu plus qu'il est d'usage à mon avis... aussi faut-il les laisser souffler, leur parler, leur expliquer! A Picard je démontre le danger qu'il y a à laisser ses douze hommes agglomérés sur un espace de cinq mètres carrés, puis je me fais conter l'accrochage. Bien sûr, ils ont ouvert le feu trop tôt, à quatre cents mètres sur une magnifique colonne par un, qui par surcroît se dirigeait droit sur le groupe 2. Il eût fallu les laisser s'enferrer sur ce groupe qui à cinquante mètres l'eût probablement amputée de moitié! Lui Picard intervenant alors de flanc et à cent mètres eût pris en charge les rescapés.

Répétez mille fois à vos hommes une chose simple, ils n'en tiennent pas compte s'ils n'en ont pas fait leur propre expérience, tant il est vrai qu'on n'apprend jamais mieux qu'à ses dépens. Pour tout dire, je n'ai pas perdu mon temps en faisant la leçon à Picard, il la mettra en application point par point deux jours plus tard à Vaujany.

A l'arrière du combat, l'agent de liaison a bien touché les mitrailleurs, mais ils n'ont pas arrêté leur descente pour si peu. J'expédie un second coureur muni des mêmes instructions. Je commence à perdre patience. Tout ceci vient de ce que Metal, Chef de Section, a été prendre un poste d'observation un peu trop haut, et un peu trop vite! Il ne reste aux pièces qu'un soldat faisant fonction de Sergent. Celui-ci me fait dire que la position où

je veux l'expédier est inabordable et qu'il préfère chercher lui-même un emplacement où il ne risquera pas ses précieuses pièces.

La moutarde me monte au nez! Je suis seul chef ici, et j'entends qu'on le sache. Je déchire une page de mon carnet : « Ordre formel au fonctionnaire Sergent... »

L'estafette qui sent le vent à l'orage dévale la pente avec vélocité. La fusillade ne se ralentit pas, bien au contraire, les Boches mettent sans cesse de nouvelles pièces, lourdes ou légères en batterie.

J'ai entendu les trois chefs de groupe des groupes de combat, j'ai fait les recoupements et je sais qu'il y a devant moi une compagnie de chasseurs alpins bavarois.

Ils ont une tactique bien simple : les armes automatiques ne prennent pas d'emplacements, elles se baladent et, sans chercher à battre plus spécialement un objectif, couvrent le terrain de balles, pour la plupart explosives! Tactique coûteuse? Peu importe, un échelon-ravitaillement bien organisé pourvoit au remplacement instantané de munitions qui, chez nous, sont irremplaçables. Tactique éminemment ennuyeuse car où que vous soyez, vous n'êtes jamais à l'abri; constamment un essaim de balles perdues piaulent à vos oreilles. Ils poussent l'astuce très loin ces Boches, ils ont la figure et les mains peintes en vert feuillage. On ne sait jamais très bien où ils sont. Vous apercevez un groupe de casques qui pointent derrière un rocher?... trois chleuhs, pas du tout! ils sont bien là, mais vingt-cinq mètres plus loin guettant les lueurs révélatrices. Ouais! mes gaillards ont vite compris! Nos rochers se couvrent de casques et de pierres imitant la forme d'une tête... Après cela s'ils peuvent encore s'y retrouver c'est qu'ils ont un sacré flair! Ça finit par les intéresser autant de jouer des tours aux Fridolins que de leur tirer dessus, nos gars. Témoin l'exploit du jeune Gioan, volontaire de seize ans, méridional, presque mon voisin puisqu'il habite Roquebrune-Cap Martin.

Le groupe Picard dans sa retraite un peu précipitée, a oublié sur le terrain la musette contenant les munitions du fusil-mitrailleur. Il ne reste plus à celui-ci que quatre-vingts cartouches contenues dans les chargeurs. C'est Gioan, ce gosse sans arme, car il n'y en avait pas pour tout le monde, qui va tirer Picard de sa piteuse situation. Gioan est petit, maigre, leste à souhait, et ses vestiges d'habit ont précisément la couleur du paysage.

Il part, il va, il saute, s'arrête, se faufile, rampe, bondit, se colle, repart, s'arrête et repart, tant et si bien qu'une dernière pirouette le porte à vingt mètres des Allemands qui, effarés, le

voient cueillir au vol la lourde musette, et disparaître dans une éblouissante cabriole. La réaction arrive sous forme de grenades et de rafales de mitrailleuse! Trop tard! La mer de rochers a de nouveau englouti l'héroïque garçon qui, au bout d'une demi-heure, vient tranquillement faire surface sous notre nez. Il est haletant, mais c'est à cause de la musette de cartouches, qu'il n'a pu traîner qu'à grand'peine.

Du côté ennemi, les mouvements du personnel de l'hôpital perché au refuge de la Fare, ne sont pas passés inaperçus; aussi couvrent-ils le refuge d'une grêle de projectiles, sans se douter qu'à cinquante mètres d'eux, entouré d'une murette de cailloux, un amputé qui n'a pu être transporté, car les moyens manquaient pour lui faire franchir les plaques lisses de la montée, subit les affres de la pire des angoisses. Ils ne le trouveront pas, et le docteur Roux, camouflé quelques mètres plus haut, pourra après la bataille récupérer ce brave garçon.

Les mitrailleurs ont-ils enfin compris que la solidarité était le seul moyen de se tirer honorablement d'affaire ou plus simplement ont-ils eu, au « ton » de mon « papier » la vision d'un conseil de guerre certain ? L'essentiel est qu'ils ont fait demi-tour et remontent en toute hâte vers le poste primitivement assigné.

Nos armes tirent peu, mais à coup sûr, stoppant l'ennemi qui tente de s'infiltrer par le haut du champ de bataille, le long de la paroi rocheuse. Par contraste, les armes allemandes continuent à déverser des milliers de balles dans le décor. Enfin une Hotchkiss vient de prendre position. Je me rends auprès d'elle, et sans chercher de vaines explications, j'indique aux servants ce que j'attends d'eux. Le tireur est un Marocain qui à cinq cents mètres voit parfaitement à l'œil nu ce que je suis incapable de discerner à l'aide de mes jumelles, malgré une vue que j'ai excellente.

Ayant mis en train ces retardataires, je redescends au chalet où Nab et Seignier s'agitent, dévorés d'angoisse. Pour eux notre victoire est une question de vie ou de mort. Je leur apporte des nouvelles fraîches, leur disant l'entière vérité. Seul mon optimisme diminue un peu leur inquiétude.

Toujours vigilantes, les dames Dolorès et Mado continuent bravement leur travail d'infirmière, sans se soucier des balles qui, nombreuses, ricochent dans les parages et jusque sur le toit des bicoques. Elles sont seules avec les blessés. Les hommes valides sont au combat, se sont mis à l'abri ou cherchent à s'y mettre. Tel est le cas du vieux légionnaire Bel qui, ici remplit les fonctions de cuistot. Il vient buter sur moi au moment où, quittant le

Au combat de la Gorge de Sechilienne : mort de l'Indochinois Lang du Groupe Mobile n° 1.

De gauche à droite : aumônier capitaine Jean, lieutenant Perrier, commandant Lanvin.

chalet, je remonte au combat. Il est équipé pour un long voyage comme l'indique le volumineux sac qui lui courbe l'échine.

— « Et alors ? Où vas-tu si vite dans cet équipage ? »

— « Je m'en vais, mon Yeutenant!

— « Ah! bah! Et où ça ? »

— « Je ne sais pas, mon Yeutenant, par là... »

Et d'un geste aussi large que naïf, il désigne les Grandes-Rousses.

« Tiens! Tiens! et qui t'as dit d'aller... par là... »

— « Mon Yeutenant, c'est le paysan du chalet où il y a la cuisine! »

« Elle est raide celle-là! Eh bien pour un vieux légionnaire, caporal et médaillé, ce n'est pas très fort! Tu te rends compte! pendant que nous nous battons, toi, bien à l'abri, sur qui nous comptons pour trouver à manger tout à l'heure, tu désertes! Il y a quelqu'un qui commande ici et ce n'est pas un paysan! Tu l'ignores peut-être ? Fous le camp à ton fourneau!... tout de suite!... tu m'as compris ? »

Tête basse, l'ancien légionnaire-cuistot regagne ses marmites! Mais à peine suis-je hors de sa vue qu'il reprend son sac et se faufile dans les rochers! Bien sûr, il s'est trouvé devant la haute montagne comme un premier communiant devant une poule de luxe! Après avoir pataugé deux jours d'un pic à l'autre, cet imbécile est aller s'affaler au fond d'une crevasse de dix mètres en plein glacier de la Clochette. Il restera là quarante-huit heures sans bouger, bien qu'il ne se soit fait aucun mal sérieux.

Par fortune inouïe, un paysan venant de Maurienne et passant miraculeusement le long de la dite crevasse aperçut le bonhomme et l'en tira, mort de faim, de fatigue, à moitié gelé et complètement aphone. Le mettant à la porte du Groupe Mobile je l'ai absous, car j'ai compris qu'il n'était pas venu au maquis pour se battre, mais pour sauver son ménage de la misère.

Au milieu de la montée conduisant au « baroud », je rencontre l'Adjudant Delmée venu aux nouvelles. Je le mets au courant de la situation, comme de mes espoirs..., et lui donne l'ordre de m'envoyer en réserve un de ses deux groupes de combat, l'autre suffira provisoirement pour barrer l'extrémité nord du Plateau. Qu'il fasse bonne garde, car une irruption sur nos arrières serait mortelle.

Pendant mon absence, deux groupes de combat, ceux de Fège et de Toto ont dû reculer encore. En revanche, la seconde mitrailleuse est enfin arrivée à son emplacement de tir. Les deux

Hotchkiss, bien protégées et débitant à toute allure finissent par arrêter l'assaillant.

Le groupe nº 2 de la section Delmée arrive à la rescousse au pas de gymnastique.

Il commence à se faire tard... Passant d'un groupe de combat à l'autre, je fais comprendre à tous qu'on ne peut plus reculer. Au contraire, il convient d'attaquer. A tous j'explique mon idée. Tous comprennent.

L'heure est venue. C'est le groupe du centre, Toto, qui le premier s'ébranle vers l'ennemi; il y a bien de l'hésitation, du flottement, mais ça marche quand même.

Je passe au groupe Fège, à l'aile droite. Évidemment, Fège est un brave garçon et un garçon brave, il a du mordant, il a de l'ascendant sur ses hommes, mais un groupe de combat sous le feu c'est tout de même assez encombrant à remuer pour qui n'est pas du métier. En cinq minutes tout marche comme sur des roulettes. Les voltigeurs éclatent, en éventail, devant le fusil-mitrailleur, dont le tir les protège, et vont se poster cinquante mètres en avant. L'arme automatique rejoint alors les voltigeurs du centre, se remet en batterie, et le mouvement recommence, simple, efficace; les hommes vont toujours deux par deux, ce qui multiplie leur moral par vingt.

Le groupe en réserve est ensuite lancé à l'extrémité de l'aile droite, en un vaste mouvement tournant. Ce groupe composé de jeunes Uriageois et de Niçois est particulièrement redoutable. Enfin, Armand entre à son tour dans le jeu avec le groupe Picard, qui s'est ressaisi et brûle du désir de se distinguer.

Évidemment ce n'est pas formidable comme effectifs pour faire semblable manœuvre. En comptant les quatre groupes de combat et les mitrailleurs, le total des hommes engagés n'excède pas soixante-quinze.

Sur ces soixante-quinze, une dizaine possède des chaussures appropriées, une quarantaine promène des chaussures de ville, le reste est en souliers bas, certains même en pantoufles. Mais l'âme y est.

Je n'ai pas parlé du groupe Bolivar dont je suis sans nouvelles, son agent de liaison n'étant pas encore parvenu jusqu'à moi.

Telle quelle, la manœuvre bien amorcée se développe parfaitement, cadencée par les Hotchkiss qui mènent grand tapage. Mais si l'attaque échoue et doit se replier, il faut une force supplémentaire pour la recueillir. J'envoie chercher l'Adjudant Delmée et son dernier groupe de combat. Je cours le risque de dégar-

nir le secteur Nord, mais il est calme; d'ailleurs je ne fais que reculer les positions. Dernier argument, si l'attaque réussit, les éléments d'appréciation dont je dispose semblent me l'indiquer, Delmée va m'être précieux pour exécuter non plus un mouvement tournant, mais une véritable manœuvre d'encerclement qui aboutira à l'Alpette par où les Allemands doivent obligatoirement passer. Quel coup de filet en perspective!

Les mitrailleurs déchaînés vident chargeurs sur chargeurs, mais on ne tient pas impunément une telle cadence sans voir baisser rapidement l'approvisionnement des pièces. Un envoyé vient me prévenir que les munitions vont manquer.

En pleine attaque! Quelle rogne! Bon dieu! Metal pourrait bien s'occuper de son boulot! L'observation est indispensable, c'est entendu, mais il n'y a pas que cela! Je dois dire que Metal reconnut avoir été la proie d'un « fléchissement ». Par la suite il se montrera égal à lui-même, donnant maintes preuves de son courage tranquille.

Le métier d'agent de liaison auprès du commandant du Groupe Mobile est un sale métier! C'est ce que durent penser ces braves gars, lorsque les entraînant à toute vitesse vers les chalets, je les transformai en ravitailleurs de munitions.

Cela n'alla pas tout seul, car abusé par les similitudes de terrain, de clôtures, de ruisseaux et de rochers, je ne pus mettre immédiatement la main sur le trou aux réserves. Il faut dire qu'à ce camouflage conduit par Metal, je n'avais prêté qu'un œil distrait. Je me souviens seulement d'un tas de grosses pierres entre deux murettes et deux filets d'eau.

Je profitai de cette occasion pour faire part aux blessés de la nouvelle orientation du combat.

Hélas! Un nouveau drame leur courbe les épaules et met le comble à une fureur que depuis le début de l'affaire, je réprime comme je peux!

Le coureur envoyé à la section Delmée avec mission de ramener tout le monde, revient les mains vides, si je puis m'exprimer ainsi, pour la bonne raison qu'il n'a plus trouvé personne. Par contre les paysans du dernier chalet lui ont montré une colonne déjà lointaine disparaissant vers le col du Couard!

Cette révélation me laisse à moitié anéanti!

La réaction vient terrible, sous la forme d'une bordée d'imprécations les plus nuancées qui finissent par me calmer suffisamment pour réfléchir. Je m'oblige à fumer lentement une infâme cigarette.

Delmée désertant avec son dernier groupe de combat! Cela me paraît monstrueux!

J'envoie un second coureur, tellement j'ai l'espoir que le premier s'est trompé!

Puis je remonte à nouveau vers la bataille, le cœur lourd! Je ne veux pas me décourager, je ne peux pas! C'est à l'aile droite que je me porte, à l'aile marchante. Je suis instantanément repris par l'atmosphère du combat.

L'action atteint son point culminant, les groupes progressent avec méthode, comme s'ils faisaient partie d'une gigantesque mécanique de précision, en forme de croissant. Les Allemands surpris ont lâché du terrain. La ligne de notre attaque est matérialisée pour eux par le feu multiple des fusils-mitrailleurs. Nous en avons quatre en tout, déplacés avec une telle vélocité, et servis avec telle décision, qu'ils en représentent effectivement une vingtaine! En outre, le quatrième groupe, le dernier engagé, par son large mouvement qui vise leurs arrières les inquiète. Ils faiblissent, c'est visible!

Un dernier coup d'arrosage! Notre vieux tromblon V.B. (notre arme secrète) lance à la queue-leu-leu ses huit grenades. Toute notre fortune! Lancées très haut, elles éclatent en schrapnell sur la tête des Boches, décontenancés par cette artillerie imprévue!

En même temps, les canons des Hotchkiss rougissent dans les mains de leurs servants.

Et le dernier coup de collier vient. Ce fut magnifique, grandiose, sublime! Les Allemands virent tout à coup surgir le long de la montagne, une bande de démons hurlants conduits par un immense colosse blond, le chef Armand, gesticulant, bondissant, disparaissant, ressuscitant dix pas plus loin, sans souci du feu redoublé, semblant se multiplier sans fin, et ameuter d'autres hordes à l'infini.

Démons le long de la montagne, démons au centre où est Fège! démons sur le flanc où sont Nice et Uriage... démons partout!

Brusquement les Boches font demi-tour, ce n'est pas la panique tout à fait mais presque la déroute! Le fusil-mitrailleur de Picard n'a plus que des balles incendiaires, elles partent, en gerbes étincelantes, houspiller les fuyards et mettre le feu au premier chalet, où un Fritz, percé de part en part, flambe comme une torche au milieu des flacons d'alcool, laissés là par le docteur Tisserand. Le sol est jonché de calots, de casques, de courroies,

de douilles... un sac tyrolien attend un nouveau propriétaire. Un peu partout des flaques de sang. Ils ont pu évacuer leurs blessés et leurs morts, mais pas tous... Voici un cadavre boche, recroquevillé derrière un rocher, puis un second... plus loin...

Rien n'arrêtera plus les quatre groupes de combat.

Talonnés, serrés de près, les derniers Bavarois se jettent dans la glissade vers Oz, glissade où une chèvre ne se hasarderait pas! C'est encore Armand qui lâche le dernier coup de fusil de la journée et fait la dernière mouche!

— « Aussi qu'est-ce qu'il est venu foutre ici, celui-là ? »

Telle est l'oraison funèbre qu'une voix anonyme prononce sur le pantin démantibulé, qui, sous nos yeux, roule, dévale, rebondit, tué en terre de France, sous le Pic de l'Étendard.

Je regarde ma montre : 19 heures 15. Le combat a duré près de six heures!

Dans nos rangs, pas un mort, pas un blessé!

Dix-sept cadavres allemands seront dénombrés dans la soirée et sommairement enterrés...

Victoire complète! Victoire matérielle, mais surtout victoire morale. Il suffit de voir les gars, partis recrues, et revenant guerriers; d'entendre pour s'en convaincre s'élever un cœur émotionnant dont les voix vibrantes forcent l'écho à jeter en pleine face des Boches de Vaujany, les paroles sacrées, gonflées de haine et d'espoir : « Ce sont ceux du maquis, ceux de la Résistance ». Quelle minute! Quel souvenir!

Victoire morale, car l'ennemi interrompu brusquement dans sa promenade en Oisans, sait qu'il a désormais à compter avec les Grandes Rousses, repaire de furieux « terroristes ». Cet échec modifiera-t-il son plan d'ensemble sur la vallée de l'Eau d'Olle ? C'est possible, sinon probable.

Revenu sur sa position de départ, après avoir aidé le docteur Roux à grimper son amputé-rescapé, au refuge de la Fare, la section Armand reprend sa mission de couverture. Le groupe Nice-Uriage va reprendre la garde du débouché Nord, remplaçant à lui seul la section Delmée défaillante.

Une joie extravagante souffle sur tout le plateau! Il n'y a rien à manger ? Tant pis! Comme au petit déjeuner chacun s'efforcera d'avaler son kilo de fromage maigre sur quinze grammes de pain, et son litre de lait. Nab et Seignier participent à l'allégresse générale en ébauchant un triste sourire entre deux affreuses grimaces. Comment ne pas être heureux, par cette douce soirée du 14 août! Et pourtant, je ne puis l'être totalement, car cette jour-

Dans le Taillefer.
De gauche à droite : aspirant Arricau (tué au combat le 12 août 1944, commandant Lanvin, sous-lieutenant Lamy.

née m'a coûté cher! un groupe de combat, une douzaine d'hommes, et des meilleurs, perdus pour le Groupe Mobile, parce que Delmée...

L'Adjudant Delmée est un consciencieux militaire de carrière, encore jeune, brave garçon, mais un malade qui depuis longtemps ne peut plus que suivre un régime très strict, oui, un malade qui n'était pas ce jour-là dans son état normal. Après notre brève entrevue derrière la ligne de feu, il a rejoint sa section et m'a envoyé son deuxième groupe de combat, comme je lui avais demandé.

Un peu plus tard il me délégua un agent de liaison, Gras, un marin d'Uriage, rentré au groupe le jour de notre départ de Saint-Martin.

Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées, que Delmée a vu revenir cet agent, hors d'haleine, affolé et criant « sauve qui peut! », déclarant que le Lieutenant avait ordonné de déguerpir vers la Maurienne, affirmant avoir vu se disloquer la section « Armand » et les hommes jeter leurs armes pour fuir plus vite, certifiant que les mitrailleurs étaient capturés et jurant avoir vu le Lieutenant encerclé, adossé aux rochers pour livrer le dernier combat à mort. D'ordres écrits ? il n'en a pas évidemment, mais ses paroles, ses halètements, ses gestes, son égarement impressionnent terriblement le groupe de combat tout entier venu se ranger d'instinct autour du chef de section.

Celui-ci se trouve brutalement devant la responsabilité écrasante qui tôt ou tard pour tout chef, vient en contre-partie des galons et des honneurs! Que fait-il ? Il ne réfléchit pas une seconde! L'eût-il fait qu'il se serait aperçu, puisqu'il vient de faire lui-même le chemin, que pour aller à la ligne de feu et revenir, il faut non pas vingt minutes, mais plus d'une heure! L'eût-il fait qu'il n'eût pas manqué de trouver extrêmement curieux que son chef qui, lorsqu'il doit recourir aux agents de liaison ne manque jamais de rédiger ses ordres par écrit, ait fait une exception à cette règle absolue, dans des circonstances aussi graves! L'eût-il fait qu'il se serait demandé comment, en fin de compte, le Lieutenant encerclé avait pu communiquer avec l'agent de liaison Gras! L'eût-il fait qu'il eût pu trouver étrange la conduite de ses camarades, Armand et Metal, et de son chef de Groupe Mobile, se laissant saigner comme des poulets, ou déguerpissant comme des lièvres, plutôt que d'envisager une retraite vers une des mille citadelles imprenables qui là-haut dressent vers le ciel leurs majestueuses silhouettes.

Mais Delmée ne réfléchit pas! Il sonne immédiatement le branle-bas de départ, et se met en route vers la Maurienne, à travers monts et glaciers. Le Sergent Beaussant lui fait remarquer qu'on pourrait mettre le fusil-mitrailleur en batterie sur une crête rocheuse pour voir venir... Non! il exécute exactement les ordres que faute de... mettons de réflexion, il croit émaner de son commandant de Groupe Mobile.

Dans le premier glacier on cache les armes et on se sépare pour franchir le cordon que les Allemands n'ont pas manqué de tendre autour de l'Oisans...

Delmée, qui aurait peut-être fait un excellent administrateur, s'est révélé homme de guerre exécrable! N'aurait-il pas dû, même croyant à une situation désespérée, faire tout ce qui était humainement possible pour tirer ses compagnons d'affaire ?

Deux jours plus tard, en Maurienne, Delmée réalise ce qu'il aurait dû comprendre quarante-huit heures plus tôt. Il fait demi-tour et vient se présenter, seul, au Rivier d'Allemont où il est aussitôt incarcéré en prévention de Conseil de Guerre pour abandon de poste devant l'ennemi. Je lui ai pardonné car, connaissant les faits, j'ai pris conscience de cet homme. J'ai acquis la conviction qu'il avait manqué d'autre chose que de courage. La malchance a voulu que tombe sur lui, au moment où il était physiquement déficient et moralement inexpérimenté, un des plus tragiques problèmes auquel un chef ait à faire face dans son existence. Delmée n'était pas à sa place au commandement d'une section voilà tout! A qui la faute ? Pas à lui ? Pas à ses chefs ? Alors ?

Alors... Si, le lendemain de la Libération de Grenoble, j'avais voulu, moi, commandant et seul officier du Groupe Mobile n° 4, choisir les quatre officiers qui me manquaient, j'en aurais trouvé cent pour un, dont les brillants uniformes aux brassards neufs étaient autant d'insultes à nos haillons! Le lendemain de la Libération, oui, mais le lendemain seulement! »